



## Autour d'un Livre

### HISTOIRE DU FÉLIBRIGE

par GASTON JOURDANNE

**L**E Félibrige a quarante-trois ans d'existence : Gaston Jourdanne a pensé que c'est une durée suffisante pour qu'on puisse tenter d'écrire son histoire. A cette œuvre l'ont préparé ses remarquables travaux d'archéologue et d'historien méridional, son étude attentive de tout ce qui fut notre glorieux passé, de tout ce qui reverdit sur les ruines, et, nouveau venu parmi nous, on sait avec quelle ardeur le néophyte de naguère s'est fait apôtre de la foi félibréenne.

Son livre, très documenté, qui complète heureusement la série déjà nombreuse des ouvrages consacrés à la littérature occitanienne, raconte sobrement et substantiellement les phases successives de ce mouvement intellectuel qui, pour n'être pas unique, n'en est pas moins extraordinaire : le Félibrige, c'est-à-dire, dans un des pays que la centralisation a le plus complètement nivelés, la restauration d'une langue déchue recouvrant sa dignité de langue littéraire, et, par suite, le relèvement d'une race qui, dans la noblesse de son verbe ancestral, retrouve peu à peu son âme, reprend conscience d'elle-même et sent enfin naître la foi en de nouveaux destins.

Cette belle œuvre de relèvement, d'abord *littéraire*, puis *sociale*, a été entreprise par des poètes, et, chose merveilleuse, leur voix, au début simple amuseuse populaire, diseuse de chansons jolies, mais déjà empreintes de cet esprit nouveau dans la littérature : l'amour, la fierté du sol natal et du parler maternel ; leur voix, malgré tout, clamante dans le désert de l'indifférence qui enveloppe les âmes séculièrement façonnées à l'unitarisme ; leur voix, s'enflant peu à peu jusqu'aux claironnements des revendications patriales, a fini par trouver de l'écho, non seulement en pays d'Oc, mais dans tout le monde latin, et au delà, partout où des nationalités mal tuées aspirent invinciblement à revivre, partout aussi où de hauts esprits pensent que la centralisation contemporaine n'est pas un système de progrès, mais

de décadence. Et le jour n'est pas loin, peut-être, où le beau mot de *Félibre* sera le mot de ralliement, non seulement, comme le pressent M. Arsène Darmesteter, de tous les rénovateurs de la poésie populaire, mais plus généralement, de tous ceux-là : *décentralisateurs, régionalistes, autonomistes, fédéralistes*, qui pensent « qu'en laissant chaque cité, chaque « région maîtresse de l'organisation de sa vie intellectuelle et économique, « on donne aux hommes qui y naissent plus de raisons d'aimer leur coin « de terre et de s'y rendre utiles en s'y attachant » (1)

Rattachant les *félibres* aux poètes d'Oc qu'on a appelés leurs *précurseurs*, montrant que, depuis la Croisade albigeoise, la vieille langue méridionale n'a cessé d'inspirer des œuvres, Jourdanne conclut que « la simple constatation de ces faits démontre surabondamment que la *Renaissance félibréenne* n'a pas été une *génération spontanée* éclosée du soir au matin « dans le cerveau des fondateurs du Félibrige. » Si on considère le Félibrige au seul point de vue *littéraire*, cela est vrai ; mais, si l'on envisage l'évolution qui en a fait un mouvement *social*, il est indiscutable que, sous cette forme nouvelle, le Félibrige a des générateurs plus directs, qu'on trouverait parmi les grands remueurs d'idées de notre siècle plutôt que dans la pléiade des poètes antéfélibréens.

Il est certain que Goudelin et Jasmin, pour ne citer que ceux-là, étaient loin de penser au mouvement qui s'affirme aujourd'hui, et le Félibrige, à ses débuts, ne parut guère avoir des visées plus hautes.

L'idée qui devait s'épanouir en cette formule : le *félibrige intégral*, a, peut-être, en somme, germé dans l'esprit d'un poète d'Oc. Avec un respect pieux, je la salue, cette idée naissante, chez un de ceux que les Sept de Font-Ségugne n'ont pas connus, le plus oublié, le plus grand de tous, le seul précurseur *conscient* de l'Action : le Lectourois Pierre de Garros, qui, en plein seizième siècle, prélude magnifiquement aux futures strophes de *la Countesso* en ces vers fiers et émus :

« O pauvre race abusée, digne d'être chassée de ton sol, qui es assez « ingrate pour délaisser ta langue maternelle, exprimant si bien toutes « choses, pour adopter un langage fardé, et qui oublies ce que tu dois au « pays natal ! Agir ainsi, quand on y songe, c'est faire acte de mauvais « citoyen. Pour moi, j'écrirai avec véhémence, je parlerai hautement et « sans relâche jusqu'à ce que nous serons tous unis et fermement décidés « à lutter ensemble pour soutenir l'honneur du pays et maintenir sa dignité... « Armons-nous de plumes vaillantes pour orner la langue gasconne, afin « que l'on célèbre d'âge en âge cette gente, cette belle langue qui sera « l'arme de notre victoire... » (2)

On le voit, il n'est pas possible de confondre cette belle fougue d'un patriote occitanien avec les vers où son contemporain Salluste du

(1) Maurice Barrès. (Discours prononcé à Marseille, septembre 1895).

(2) Les *Œuvres complètes de Pierre de Garros* ont été publiées en 1895 et 1896, avec traduction française, par M. Alcée Durrieux. (2 vol., imp. G. Foix, Auch.)



Bartas met assez banalement en parallèle ces trois nymphes qui personnifient les langues latine, française et gasconne. Pas davantage dans les vers où Jasmin prend la défense de « cette enchanteresse, de cette langu<sup>e</sup> harmonieuse » chez qui

*Las sazous passon, sonon, tindinon,  
Et cent milo milès enquèro y passaran,  
Sounaran et tindinanan,*

on ne trouve cette large pensée : sauver la langue

*Per l'hono dou pays sostengue  
E per sa dignitat mantengue.*

Quoi qu'il en soit, Mistral, avec son puissant génie de poète et son admirable compréhension de l'âme de sa race, devait recueillir la tradition vaguement formulée des ancesseurs. La préface du premier *Armana prouvençau* contient un programme qui n'est autre que celui de Jasmin, ou, pour être plus exact, celui des *Troubaires*, prédécesseurs immédiats des *Félibres*, (car il paraît bien que Jasmin se considérait comme le dernier représentant de la poésie occitane et n'encourageait guère les disciples nés à son ombre), sauf la volonté de *restaurer la langue*, au lieu de se borner à *conserver des patois*. « Les félibres, y est-il dit, conservent la « langue maternelle, ils la défendent, ils la cultivent, ils l'aiment et ils la « chantent. » Mais bientôt, par la publication de *Mirèio*, Mistral prouvait que ces *patois*, dédaignés de la masse, opiniâtrément défendus dans leur intégralité par les *troubaires*, étaient aptes, à condition d'être épurés, fixés, complétés, régénérés, à produire mieux que les poèmes populaires les plus admirés jusque-là : des œuvres vraiment *littéraires*, embrassant tous les sujets, sans emprunts d'éléments bâtards à la langue conquérante. Enfin, *Calendau* était un appel plus direct au sentiment national, et, en d'éloquents *sirventescs*, le poète achevait son œuvre en exposant, avec une émotion contenue, parfois virulente et vibrante, des revendications qui dépassaient de beaucoup le programme initial.

Comment Roumanille, qui disait plus tard : « Les tendances de notre jeunesse félibréenne m'inquiètent. » ne voyait-il pas qu'avec des vers de Mistral pourrait s'écrire presque le programme des revendications actuelles ? Quand Mistral clamait, incompris ou mal entendu par les pires sourds :

*Aqueli qu'an la memòri,  
Aqueli qu'an lou cor aut,  
.....  
Ah ! se me sabien entendre !  
Ah ! se me vòulien segui !*

*En cridan : Arasso ! arasso !  
 Zou ! li vièi e li jouvent,  
 Partirian toulis en raço  
 Emè la bandièro au vent,  
 Partirian coumo uno aurasso  
 Per creba lou grand couvent !*

que désignait-il par « le grand Couvent », si ce n'est la Centralisation, implacable abolisseuse de toute vie régionale ? Et l'image était, certes, très juste : les provinces n'ont-elles pas aliéné peu à peu toutes leurs libertés comme des moines aliènent la leur ? ne sont-elles pas comme les cellules, de plus en plus toutes semblables, d'un couvent où tous les mouvements de la vie sont prévus, contenus, réglés, où chaque intelligence et chaque volonté disent : Je renonce à moi-même ?

Ce rôle de Mistral, l'historien du Félibrige le met en relief avec une abondance de preuves peut-être excessive. De même, d'ailleurs, que la Légende a personnifié les exploits et les vertus chevaleresques de toute une époque en la surhumaine figure de Roland, — ce héros dont la gloire est faite de cent gloires, les unes peut-être plus réelles que la sienne, — l'admiration populaire, qui avec un seul Dieu aime à peupler ses Panthéons, verra en Mistral le héros demi-dieu du cycle félibréen. Et, tout compté, cela sera juste. « Il a, dit lapidamment Maurice Barrès, relié à leur terre et « à leurs ancêtres les passions de ses contemporains. Il a rendu confiance « à l'histoire de sa race, qui allait s'interrompre parce que cette race s'était « désaffectionnée d'elle-même. Son œuvre est une magnifique action, il est « le sauveteur d'une société. »

« Quelle est donc cette race, dit Jourdanne, (car le *Verbe* représente « toujours une race), que Mistral veut relever par la renaissance de son « idiome d'abord, par l'affirmation de son passé historique ensuite ? — La « *race latine* incontestablement, si l'on ne donne à cette expression que la « signification qu'elle comporte. En réalité, comme l'a fort bien démontré « M. Gaston Paris, il n'y a pas plus de races romanes que de races latines. « La langue et la civilisation de Rome ont été adoptées plus ou moins vo- « lontairement par les races les plus diverses : Ligures, Ibères, Celtes, « Illyriens, etc. C'est donc sur le sacrifice de leur nationalité originelle que « reposait l'unité des peuples romains. Cette unité avait pour base un « principe tout différent de celui qui constitue l'unité germanique ou slave, « lequel s'appuie sur l'idée physiologique des liens du sang. La conception « de l'unité des races latines est donc un produit historique, un produit de « tradition ; mais cette tradition est des plus rationnelles, car, héritières « directes de Rome, les nations latines ont pour mission de conserver de « l'esprit romain ce qui est le plus utile à l'humanité, c'est-à-dire la ten- « dance vers une civilisation commune, équitable et éclairée. Voilà ce qui « plus tard permettra au Félibrige de trouver tant de sympathies en Cata- « logne, en Italie. Mais pour nous en tenir à la seule France, on doit re-



« connaître que si la France d'oc se rapproche plus de la tradition latine  
 « que la France d'oïl, cette dernière, ne fût-ce que par sa langue, est in-  
 « contestablement latine. Quelle est donc la raison d'être du Félibrige, et  
 « qu'y a-t-il au fond de ces aspirations vers une meilleure répartition des  
 « éléments provinciaux qu'exprimeront plus tard avec tant d'énergie les  
 « *nouvelles couches* du Félibrige ? Il y a cette idée qu'un Provençal ne  
 « ressemble pas plus à un Breton qu'un Gascon à un Picard, et que Pro-  
 « vençaux, Gascons, Bretons et Picards peuvent, dans la grande nation  
 « dont la formation a fait de tous des frères, aimer leur terre natale et par-  
 « ler l'idiome de leur berceau sans commettre le crime de lèse-patrie. Mais,  
 « encore un coup, quelle est la collectivité que peuvent représenter les  
 « Français d'Oc ? Celle qui peut se réclamer de lointaines traditions histo-  
 « riques, en d'autres termes la *race méridionale*. Cette race méridionale,  
 « que le D<sup>r</sup> Noulet a si bien nommée dans un éclair de perspicacité supé-  
 « rieure, on la trouve en formation au lendemain de la chute de l'Empire  
 « romain, et on peut en suivre les manifestations à travers les soubresauts  
 « historiques qui ont abouti à l'Unité française. »

Parmi les pays latins où le Félibrige a poussé des racines profondes, vient en première ligne la Catalogne, où il se manifeste aujourd'hui par un grand nombre de journaux et de revues, de groupements comme la *Lliga de Catalunya*, l'*Unio Catalanista*, etc., révélateurs d'une action autrement effective, énergique et féconde que celle de la France d'Oc. Foyer ardent des idées libertaires, la fière Catalogne nous a donné la *Coupe* ; aujourd'hui, elle nous donne l'*Exemple*. Pour le regard serein de poètes, de patriotes portant en eux l'âme de races séculairement fraternelles, le mot historique doit être déformé, pour être plus exact : *Il n'y a PAS de Pyrénées*. Ce fut plus beau que l'entrée triomphale d'un chef de peuple dans une ville applaudissante et que les plus somptueux présents royaux, accessoires vains des vaines courtoisies protocolaires, ce don de la Coupe, — ces mains de félibres s'étreignant par dessus les monts, ces bouches et ces âmes communiant en le nouveau Graal : ainsi les deux races communiaient jadis en les gloires et les deuils patriotiques.

Vingt ans après Font-Ségugne, à cette Coupe, symbole des « enthousiasmes » et de « l'en-avant des forts, » vint tremper ses lèvres un fier jouvent languedocien qui, jusque-là, avait cherché,

*Loin de Doucet et des vieilles ornières,*

poète, quelle chanson de rêve il pourrait chanter, et lutteur, à quelle œuvre d'action il pourrait vouer sa vie. Hugo était son dieu, Cladel son maître, Glatigny presque son frère. (1) En son terroir calme, les pieds fixés au sol natal, la tête levée vers le signe qui devait venir, il était attiré par la rumeur confuse des batailles en marche. Il vit : son

(1) Qu'on songe à la pièce si délicieusement rythmée : *Ainsi que l'alouette...* (LE FER ROUGE, VIII).



âme monta à ses lèvres. Fourès, sans le génie de Mistral, allait jouer un rôle égal à celui du grand Maillanais. — Rôle qui effraya d'abord, qui gêna certaines visées, qui, à son heure, devint décisif.

C'est autour du poète des *Cants del Souleth*, du valeureux porte-drapeau de la *Lausetto* que l'auteur de l'*Histoire du Félibrige* aurait dû grouper la plupart des félibres de l'époque actuelle. Grâce à lui surtout, à ses strophes véhémentes, plus tard guideuses de combattants que la mort ne lui laissa pas la joie de connaître, se développent dans le jeune Félibrige les idées nouvelles. Fourès, comme Mistral, est l'évocat du Passé; plus directement il est l'annonciateur de l'Avenir. Les auteurs de la *Déclaration des félibres fédéralistes de Paris* (1892), que Jourdanne reconnaît, en cette circonstance, comme les « interprètes de la grande majorité de leur génération, » disent : « Nous saluons avec un grand respect, en dehors des luttes « politiques et religieuses, la mémoire du maître Auguste Fourès, qui vécut « pour répandre et développer cette idée. » (1)

Analysant l'esprit du jeune Félibrige, Gaston Jourdanne dit très justement : « Tous ces tempéraments si divers, toutes ces aptitudes variées, ont un « point commun d'attraction : c'est le sentiment unanime qui les pousse à « s'insurger contre ce qu'ils appellent le despotisme parisien... Ces jeunes « gens ont pour eux des forces redoutables : d'abord, leur jeunesse, qui « leur permet d'attendre sans impatience la disparition des esprits timorés ; « en outre, beaucoup d'entr'eux sont destinés, par leur talent, à devenir « les conducteurs de leur génération ; enfin, symptôme grave, ils ne sont « point tous enfermés dans le même compartiment politique ; ils savent « user les uns vis-à-vis des autres d'une tolérance, au point de vue des « opinions, que les mœurs parlementaires des trente dernières années « semblaient avoir proscrite, et qui leur permet de tendre uniformément « vers leur idéal commun. »

Avoir un idéal, quel qu'il soit, est bon à cette heure où il semble bien que, pour beaucoup, l'expression *fin de siècle* prend le sens de fin de tout idéal. Et voilà pourquoi, malgré les accusations absurdes lancées contre lui, le Félibrige, « école de patriotisme, » écrit avec raison Jourdanne, le Félibrige

*Levant vers l'Idéal sa large Coupe d'or,*

(1) Cette idée, la voici en substance : « Nous réclamons la liberté de nos communes..... Nous « voulons que leur union se fasse selon leurs affinités historiques, économiques, naturelles et, à bien « les envisager, éternelles... Nous sommes autonomistes, nous sommes fédéralistes, et si quelque part, « dans la France du Nord, un peuple veut marcher avec nous, nous lui tendons la main. Un groupe « de patriotes Bretons vient de demander pour son illustre province le rétablissement des anciens « Etats. Nous sommes avec ces Bretons. Oui, nous voulons une assemblée souveraine à Bordeaux, « à Toulouse, à Montpellier ; nous en voulons une à Marseille ou à Aix, et ces assemblées régiront « notre administration, nos tribunaux, nos écoles, nos universités, nos travaux publics. Si l'on « objecte qu'un peuple ne revient jamais sur la voie qu'il a parcourue, nous répondrons que c'est « le cas : nous ne travaillons pas pour copier les institutions d'autrefois, mais pour les « les perfectionner. »

dirai-je hanté par la magnificence d'un vers de Raymond de la Tailhède, ralliera de plus en plus cette jeunesse qui monte, dont on est en train de dénationaliser l'esprit au Nord comme au Midi, mais que de nobles écrivains retrempe aux sources fortifiantes du génie gréco-latin, cette jeunesse qui pense trop pour ne pas agir un jour. Il n'est pas de fins sans résurrections. De nos Terroirs, formidables laboratoires de vie, surgira la race neuve, le jour où ils se libéreront de Paris, laboratoire de décadence nationale.